

Robert d'AUNOUX

DIRECTEUR

Tous les genres sont bons
hors le genre ennuyeux.

LA DISCUSSION

CHARLES-ALBÉRIC

ADMINISTRATEUR-GÉRANT

De omni re scibili....
et quibuscumque aliis.

Journal Politique, Littéraire & Mondain

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an..... 8 fr.	Un an..... 10 fr.
Six mois..... 4 fr.	Six mois..... 5 fr.
Trois mois..... 2 fr.	Trois mois..... 2 50

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.

ANNONCES ET RÉCLAMES

A l'Agence V. Fournier, rue Confort, 14, Lyon
et dans les bureaux de la Discussion.

Carnaval Romain. — Pierre Dupont. — Mort de Paulus. — Soliman-Pacha Les divertissements des Anciens Egyptiens. — Rimes Figaresques.

SOMMAIRE

Croquis romains. — Le carnaval (suite).
Marius Berger.
La Tour Eiffel. —
Les inondés. — J. Bruyère.
Théâtre des Célestins. — Coup d'œil
rétrospectif (suite). — Un ancien du par-
terre.
Une rectification. — L'acteur Henry. —
Tristram Schandy.
Souvenirs de Turquie (suite). — Antonio
Ladrona.
Pierre Dupont (suite). — Henry Dervyl.
Huit jours à Pierre-sur-Haute et dans les
montagnes du Forez. — Charles Pivét.
Les Lentilles. — Luc Argès.
Les divertissements des anciens Egyptiens.
— Gardner Wilkinson.
La mort de Paulus. — Baynolet.
Bibliographie :
Soliman-Pacha par M. A. Vingtrinier. —
Henry Dervyl.
Les rimes figaresques, par M. J. Merlat.
— Henry Dervyl.
Ah ! si j'étais oiseau ! — Constance M.
Grand-Théâtre. — Mario.
Scala. — Charles-Albéric.
Casino. — Séverin.
Cirque Rancy. — D'Orismont.
Le bas-bleu. — Constance M.
Jeanne. — Aug. Pommier.
Le Poulet à travers les âges.
Autour de la scène. — Fleury Hellem.
Au vol. — Guetapens.
Bulletin bibliographique.

CROQUIS ROMAIN

I
CARNAVAL ROMAIN

Pendant dix jours, de deux à six heures, c'est au Corso qu'ont lieu tous les divertissements du carnaval. D'abord le bataillon des *confetti* ou plutôt des *coriandoli*, boules de plâtre qu'on jette au moyen d'un cornet et qui cinglent désagréablement le visage. Il est prudent, pour garantir les yeux, de se munir d'un masque en fil de fer.

Les gens qui ont loué des fenêtres ou bien des places dans les tribunes élevées de loin en loin pour la circonstance, sont ceux qui s'amusent le plus, car ils se font le plaisir de bombarder indistinctement les combattants de la rue dont les projectiles peuvent difficilement les atteindre. On se bat aussi de fenêtre à fenêtre. La mêlée est générale, et, sur les volets fermés des magasins, les *coriandoli* rebondissent en un crépitemment de grêle.

A la hauteur de la place Colonna et devant le cercle du palais *Ruspoli*, l'acharnement est à son comble ; c'est par sacs que les *coriandoli* passés à la farine sont vidés sur la tête des malheureux passants. Tel venu en habit couleur sombre s'en retourne blanc comme un *Pierrot*. Malheur au gibus fourvoyé dans la bagarre ! il devient le point de mire général, et, en un clin d'œil, il est aplati comme une galette. Malheur aussi à qui se fâche ! il lui faut compter sur les huées et sur un redoublement féroce du jet des projectiles. Il ne lui reste qu'un parti : essayer de traverser la foule et de se réfugier dans une rue transversale. Alors il est en sûreté.

La bataille des fleurs qui alterne avec celle des *coriandoli*, est plus agréable, cependant.... il arrive plus d'une fois qu'on reçoit, en guise de bouquet, un vulgaire trognon de chou.

Le défilé des chars est un spectacle fort goûté parce qu'il offre matière à l'imprévu. Les Milanais présentèrent, cette année-là, une superbe réduction, en carton argenté, du faite de leur *Dôme*, dont ils sont à bon droit si fiers ; les Turinois, un épisode de leur histoire *Pietro Mica*, mettant le feu à une mel : pour sauver la ville assiégée par une Française, en 1706. Les Vénitiens ont promené une magnifique gondole ; les Romains, une oie gigantesque ; ne doivent-ils pas de la reconnaissance à un oiseau dont les cris ont sauvé le Capitole assiégé ? Certains chars contenaient des fanfares, d'autres empruntaient tout leur attrait aux jolies femmes dont ils étaient parés et qui jetaient des fleurs à la foule. J'en passe, et des plus beaux, peut-être, les ayant oubliés. Je crois qu'il ne sera pas déplacé de relater ici certaine anecdote racontée par J. Coindet, dans son intéressante *Histoire de la peinture en Italie*. Je transcris littéralement :

« Vers la fin du Carnaval de 1639,

quand les beaux esprits romains, comme cela arrivait ordinairement dans ces occasions, redoublaient d'efforts pour animer la représentation de la dernière semaine, un char richement orné, traîné par des bœufs et rempli d'une troupe masquée, attira l'attention générale par sa singularité. Le principal personnage s'annonçait comme un certain signor *Formica*, acteur napolitain qui, dans le rôle du charlatan *Coviello*, déployait tant d'esprit et de verve, lançait des épigrammes si piquantes et si gaies, que rendaient doublement plaisantes son accent napolitain et ses lazzi nationaux, que tous les autres spectacles furent abandonnés. Toute la population romaine se pressait autour de l'inimitable *Formica*. Le peuple applaudissait à ses traits satiriques lancés contre les grands, et les classes supérieures se plaisaient à entendre l'improvisateur qui, pendant les entr'actes, chantait en s'accompagnant d'un luth dont il jouait admirablement les ballades napolitaines si pleines d'originalité et de grâce.

Lorsqu'en quittant la place Navone, *Formica* se démasqua et qu'on reconnut le peintre *Salvator Rosa*, l'enthousiasme fut à son comble, et dès lors, recherché, invité, choyé, cet admirable artiste, d'abord méconnu, fut comblé de commandes, d'honneurs et de richesses. »

Aux extrémités du Corso, c'est-à-dire place du *Peuple* et place de *Venise*, il y avait des concerts donnés par des musiques militaires. Sur une petite place, entre l'Eglise *San Lorenzo* et le palais *Ruspoli*, se faisait entendre l'excellente musique municipale. A mon avis, le programme des morceaux n'était pas heureusement composé. Au lieu de mélancoliques fantaisies sur la *Traviata*, le *Trouvère*, la *Norma*,... n'aurait-il pas été préférable de jouer des airs qui fussent de circonstance ? Par exemple : le carnaval de Venise d'Amb. Thomas, les scènes de carnaval de Massenet, le carnaval de Lull, le carnaval romain de Berlioz, le carnaval chinois de Godard, le carnaval antique de Gounod..., etc. ?

Les Romains se feraient un scrupule de ne pas profiter des plaisirs qu'offre le Carnaval.

Eux si graves d'ordinaire, sont alors comme pris de folie, et les plus pauvres, pour avoir leur part de la joie commune et s'offrir quelque bombance, engagent au Mont-de-Piété (sans souci des conséquences) jusqu'à leur dernière paillasse.

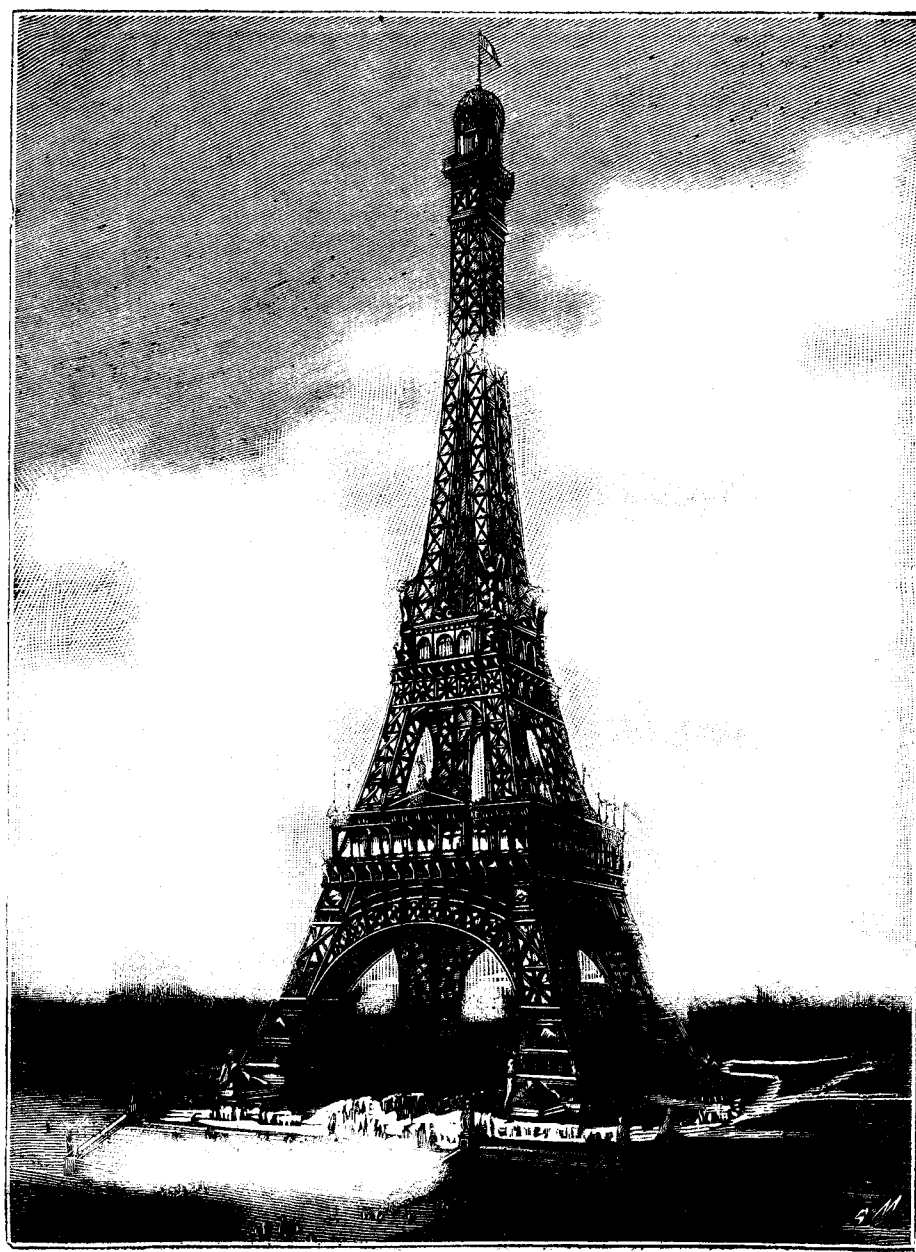
Après avoir joui des plaisirs du Corso, les Romains vont passer la nuit au bal. Tous les théâtres de Rome donnent de grands bals masqués et travestis appelés *veglioni*. Les *veglioni* du théâtre *Costanzi* (le plus vaste de la ville) sont particulièrement connus. Il y a même des bals en plein air, pour le bas peuple, place Navone.

Les restaurants et les *trattorie* voisins des théâtres sont pris d'assaut. On se bourre de *macaroni*, de *risoto*, de fritures ; on boit du *Chianti* ou du *Falerne* ; les têtes s'échauffent ; les langues se délient ; d'un geste coquet les dames enlèvent leurs masques. C'est le moment psychologique. Et parfois, pendant une soudaine accalmie, on entend un sursaut de baisers. C'est un traité passé avec l'amour qui se scelle ainsi ; un amour qui finira avec la nuit ou qui, peut-être, aura longue vie.

Le dernier soir a eu lieu le jeu des *moccoli*. Les *moccoli* sont de petits cierges. Les ayant allumés, on en tient un dans chaque main et on fait son possible pour éteindre ceux des voisins tout en protégeant les siens, et on prononce le mot *ammazare* (tuer). Ces petites flammes qui s'agitent tout le long du Corso et qui tour à tour s'éteignent ou se rallument, semblables à des feux follets, produisent un effet bizarre, presque sinistre. Il y a toujours quelque chose d'inquiétant dans la gaieté romaine.

Ce même soir, *Carnaval* est porté en triomphe. Mais il s'est tellement gavé et gaudi, depuis six jours, qu'il est à toute extrémité. Les soins qu'on lui prodigue, pour le rappeler à la vie, sont inefficaces. Arrivé place du *Peuple*, il rend le dernier soupir. Il le faut. C'est la tradition ! Alors, sur le bûcher déjà préparé, on jette son cadavre..., rassu-

LA TOUR EIFFEL



rez-vous, son mannequin ! La flamme qui pétillait projetée des lueurs fauves sur la foule massée tout autour pour satisfaire jusqu'au bout sa curiosité non lassée.

Parmi ceux qui ont pris part à ces fêtes légères par le paganisme, beaucoup commenceront, le lendemain, la pénitence chrétienne des quarante jours. Marius BERGER.

(A suivre.)

LA TOUR EIFFEL

Le Champ-de-Mars est bouleversé. Les travaux pour la construction de la tour Eiffel sont commencés. Cette tour sera le clou de l'Exposition de 1889, comme le Palais du Trocadéro l'était de celle de 1878, et le Palais marocain, aujourd'hui à Montsouris, de celle de 1867.

L'étonnante construction, haute de 300 mètres, sera toute en fer de la base au sommet, et des dispositions seront prises pour la préserver des atteintes de la foudre qu'elle soutiendrait, en temps d'orage, avec une dangereuse facilité.

La tour Eiffel, ainsi appelée du nom de l'ingénieur qui en a eu l'idée et fourni le plan, sera plantée sur quatre solides pieds formant arcade et aura trois étages : au premier, on placera un restaurant ; au troisième, un café-concert, afin que l'art ait enfin un piédestal digne de lui. On montera à ces deux étages à l'aide d'un ascenseur attaché à une crémaillère d'un nouveau genre, assez semblable, comme disposition, au chemin de fer funiculaire qui mène au sommet du Vésuve.

LES INONDÉS

Quelles sont mornes les campagnes, Lorsque les flots impétueux, Descendant des flancs des montagnes, Couvrent les sillons tortueux. Les récoltes sont compromises, Et le fermier voit l'avenir Plus sombre que les teintes grises Que l'automne voit revenir.

Les maisons dans les eaux s'écroulent, Des familles n'ont plus de toits ! Les mères et les vieux redoutent L'angoisse qui crispe leurs doigts. Le lendemain sera terrible, Aussi voit-on les fronts blémir Devant le malheur impassible Que l'automne veut refaire.

N'ayons pas au cœur l'égoïsme Des gens se sentant à l'abri ! Montrons sans peur patriotisme. Lorsque le ciel s'est assombri ! Des provinces sont envahies, Le fléau vient de les meurtrir : Que leurs douleurs soient adoucies, Français, l'hiver va revenir.

La fraternité nous commande De nous porter à leur secours ; Le rire de la multitude Donnons sans faire de discours. N'attendons pas que les soirées, Bals et ventes viennent ouvrir Nos poches par leurs sinagrees, Qu'à l'automne on voit revenir.

C'est une bien douce habitude Que danser pour les pauvres gens : Le rire de la multitude Etouffe les drames poignants. Ecoutez, les violons chantent : Pour les inondés secourir ! Et moi, que ces chants épouvantent, Je dis : l'hiver va revenir.

F. BRUYÈRE.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Coup d'œil rétrospectif

(Suite.)

En ce qui concerne les dames, il y a moins à dire. De sa nature, le beau sexe est changeant,

Souvent femme varie, Bien fol est qui s'y fie. C'est sans doute pour ce motif, que peu nombreuses sont les actrices ayant séjourné longtemps à Lyon. Cependant il y a quelques heureuses exceptions à cette règle, et le souvenir de celles qui ont passé aux Célestins les plus belles années de leur vie est bon à conserver, quand ce ne serait qu'à titre de témoignage de reconnaissance.

Qui se souvient encore de M^{lle} Legaigneur ?... une mère noble, aux allures de grande dame, qui devait faire partie intégrante du matériel du théâtre, car elle y était comme un immeuble par destination ; il ne semblait pas qu'il fût possible de se passer de ses bons et loyaux services.

M^{lle} Wable, la jeune première qui, le plus souvent, donnait la réplique à Henry, avait plus de charmes ; elle ne peut-être déjà oubliée. M^{lle} Wable était une toute petite femme, de formes un peu grêles, très gracieuse, mais quelque peu mignarde. Elle possédait un joli filet de voix dont elle se servait avec beaucoup d'art. Son jeu et sa voix tenaient de *l'harmonica* ; c'était parfois énervant. Je n'aime pas la Wable, disait un jeune homme debout, *c'est trop sucrée !* Son mari jouait, avant Dupré, les rôles de traîtres, et, ayant une tendance à l'emphase, il obtenait des succès dans les grand mélodrames ; M^{lle} et M^{lle} Wable formaient à eux deux une antithèse vivante ; partant ils ont dû faire bon ménage.

Un mot, en passant, de la monumentale M^{lle} Durocher, *duègne, mère noble*, excellente comédienne toujours, et très bonne femme par dessus le marché. On a dit de l'Alboni, que c'était un éléphant qui avait avalé un rossignol ; on pouvait dire de M^{lle} Durocher que c'était une grosse masse de chair mue par beaucoup d'esprit.

Et M^{lle} Buyet ? la *Chonchon de la Grâce de Dieu*, l'unique, l'impayable M^{lle} Buyet ; tour à tour *paysanne, soubrette, grisette*, tous ce qu'on voulait, pourvu qu'il y eût à rire en lançant une bonne gaudriole. Une petite boulotte, dans le genre de M^{lle} Belliard, avec encore un peu plus de naturel et de diable-au-corps, mais avec cette différence, que la Buyet chantait comme un canard enrhumé. On y était habitué, cela ne gâtait rien à son succès, au contraire, il semblait qu'elle n'aurait pas été complète sans cet *agrément* particulier, et si quelque étranger avait l'air de faire la grimace, il se trouvait toujours un voisin pour lui dire : *Monsieur ignore sans doute, que cette femme a eu six enfants qu'elle a tous nourris !* et l'étranger s'inclinait. En effet, la Buyet était un modèle de mère de famille, et cela se savait, aussi était-elle en même temps, très aimée, et très estimée.

Au théâtre, à côté du rire il y a les pleurs, et à côté de M^{lle} Buyet il y avait M^{lle} Lefebvre pour représenter l'innocence en péril, mais toujours secourue à temps. La timide M^{lle} Lefebvre, mariée au régisseur des Célestins, était une admirable ingénue ; sa physionomie régulière, éclairée par de forts beaux yeux, lui gagnait d'emblée les sympathies du public, et le son de sa voix, d'une douceur pénétrante, achevait la conquête. C'était en définitive une médiocre comédienne, mais qui donc aurait eu le courage de faire mauvaise grâce à une femme aussi charmante ?... J'ai revu, beaucoup plus tard, et dans un rôle de *caricature*, M^{lle} Lefebvre, ayant subi du temps, l'irréparable outrage, comme disait cepolisson de Racine ; je ne pus me défendre d'une impression pénible en constatant les changements survenus dans toute sa personne ; et je me rappelai alors un vieux proverbe grec, qui semble particulièrement applicable aux gens de théâtre : *Ceux-là sont les chéris des dieux, qui meurent jeunes.*

M^{lle} Lefebvre fut remplacée par M^{lle} Jacops, une très petite femme, infiniment gracieuse, assez forte pour donner la réplique à Bressand, quand cet acteur hors ligne, vint jouer à Lyon la délicieuse comédie de défunt T. Barrière : *Le Feu au Couvent*. M^{lle} Jacops à tenu longtemps son emploi, et c'est la gentille M^{lle} Monbazou qui lui a succédé dans l'affection des Lyonnais.

N'oublions pas M^{lle} Derblay, la belle M^{lle} Derblay, excellente dans le drame comme dans la comédie, très digne, très correcte toujours. La folichonnerie lui était antipathique... au théâtre, et jamais elle n'a figuré dans aucune *pochade*. Son plus grand succès a été dans un rôle de M^{lle} Alphonse, de Dumas fils. M^{lle} Derblay aimait, dit-on, les belles lettres, les beaux arts, et, aussi un peu, les beaux artistes ; son mari est un des meilleurs comédiens que nous ayons eus aux Célestins ; homme d'esprit et de beaucoup de distinction, c'est à lui que nous devons d'avoir connu quelques-uns des proverbes d'Alfred de Musset, dont la représentation exige de la finesse et de l'élégance. — Ajoutons que, de-

venu directeur des deux théâtres municipaux, M^{lle} Derblay fit de très bonnes affaires, alors que la plupart de ses prédécesseurs et ses successeurs n'ont su que manger de l'argent, tout en mécontentant le public.

Mentionnons encore M^{lle} Ballaury, qui a, à peu près, fourni toute sa carrière à Lyon. Dans sa jeunesse M^{lle} Ballaury était une jeune première très élégante, portant bien la toilette ; elle eut quelque succès. Plus tard, ... Mais je m'aperçois que cette revue rétrospective, qui, déjà, ne ressemble pas mal à une danse macabre, deviendrait quelque peu scabreuse, si je devais suivre ces dames dans toutes les évolutions que comporte leur existence plus ou moins accidentée ; je n'ose aller plus loin.

J'estime d'ailleurs, et c'était à mon but, en commençant ce travail, avoir suffisamment démontré que, si nous avions habituellement, avec un Directeur intel-

UNE PETITE RECTIFICATION

Cher Monsieur Henry Dervyl,

On a dit : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! on n'en saurait dire autant des théâtres.

Heureux les théâtres qui se survivent à eux-mêmes et qui ont marqué une étape joyeuse dans la vie d'une génération, c'est à ce titre que les souvenirs publiés dans la *Discussion* sur l'ancien théâtre des Célestins, sont lus avec le plus vif intérêt.

Je tiens à relever une erreur commise par un « ancien du parterre. »

Il présume, que l'acteur Henry doit être aujourd'hui plus que septuagénaire, il nous le présente comme le dernier survivant d'une pléiade d'artistes dont la mémoire est restée chère aux Lyonnais, et réclame pour lui un petit emploi, qui le sortirait de la gêne. Hélas !

L'acteur Henry est pour toujours à l'abri de la misère qui atteint si souvent les acteurs au déclin de leur existence, il est parti, il y a déjà quelques mois, pour le lointain voyage :

« D'où ne revient jamais la pâle nautonnier. »

Quelques journaux en guise d'oraison funèbre, lui consacreront à ce moment quelques lignes et ce fut tout.

Mort l'acteur : *E finita la comédie !*

Bien à vous.

Tristram SCHANDY.

SOUVENIRS DE TURQUIE

(Suite.)

— Et Celui des Russes ; vous avez raison.

— Lequel des deux gouvernements a les sympathies des Arméniens ?

— Ni l'un, ni l'autre.

L'Arménie, comme vous savez, située au sud de la Russie d'Europe, à pour frontières : au nord, le Caucase et la mer Noire ; à l'est, la Perse ; au sud, l'Arabie et à l'ouest la Turquie. Ainsi que la pauvre Pologne, l'Arménie est partagée entre la Russie — qui possède la grande part, comme étant la plus forte — et la Turquie. A l'est, une portion est aussi occupée par les Persans.

Le sort des Arméniens-Turcs est lamentable. Ils sont fort à plaindre et n'ont aucune sécurité pour leurs biens ni pour leur vie. Les tribus nomades des *Kurdes* et *Tcherkesses* font le plus grand mal aux populations de la contrée, car elles vivent aux dépens des Arméniens. Le banditisme y est pratiqué sur une vaste échelle. Les routes, les chemins, les bois sont tous gardés par des Kurdes ou des Tcherkesses. Les voyageurs sont obligés de faire des cadeaux à ces bandits : leurs monchoirs, peignes, étoffes, savon, etc., et le plus souvent leur monnaie. Il y a cela de bon, qu'on n'est pas souvent assassiné, si de bonne grâce on se prête à ces petits cadeaux, — qui entretiennent l'amitié. En hiver, pendant les rigueurs de la saison, les voyageurs deviennent rares, aussi ces bandits, manquant de vivres, font-ils comme les loups : ils quittent les montagnes et les bois, pour aller attaquer un village, une petite ville. Ils sont montés à cheval et armés jusqu'aux dents ; ils s'approchent tout doucement

de l'endroit — le terrain est étudié d'avance — où ils savent trouver leur butin : moutons, bœufs, volaille, blé, etc. etc. ; ils font une razzia totale et enlèvent tout. Gare à celui qui voudrait les en empêcher, il serait assassiné sans tambour ni trompette, sans bruit. Quand ils se retirent en emportant leur butin, c'est rare pourtant s'ils n'assassinent personne. Ces attaques sont pratiquées de préférence, et habituellement, pendant la nuit.

Contre ces lâches agressions, qui privent la population de ses biens et mettent en danger son existence, qu'a-t-elle le gouvernement ? Rien. — Et la population ? — Elle ne peut presque rien, puisqu'il lui est défendu de porter des armes : aussi est-elle lâchement volée et assassinée le plus souvent.

Le gouvernement, pour maintenir les Arméniens sous le joug turc, emploie le moyen bien simple, qui consiste à empêcher la population de s'enrichir et d'autre part, lui cause tous les ennuis imaginables. Telle est la raison, le motif de la tolérance accordée aux Kurdes et aux Tchérkesses. Politique fine, mais sournoise et honteuse, avouez-le.

Sous le rapport de la sécurité, les Arméniens — Russes ne sont pas autant à plaindre ; car, en Russie, les lois — inexorables — sont en vigueur et la police est plus active. La Russie a toujours cherché à *rusifier* les Arméniens. Les moyens ne lui ont pas fait défaut, car, dans ces questions, comme dans d'autres, les actes du gouvernement sont très arbitraires. Naguère, il a fait fermer toutes les écoles arméniennes sous prétexte... que les Directeurs de ces écoles négligeaient l'enseignement russe *devenu obligatoire*. Cette fois encore ça ne lui a pas réussi. Mais cela ne fait rien, il recommencera et trouvera toujours quelque chose à reprocher....

Si ce n'est toi, c'est donc quelqu'un des tiens.

il a fait cette fable avant La Fontaine.

La Russie cherche naturellement à s'emparer de l'Arménie-Turque. Dans ce but, comme c'est sa coutume, maintes fois, elle a envoyé des *agents provocateurs*, pour fomentier des troubles, et, profitant ensuite de la situation, pêcher en eau trouble. Elle n'a réussi que dans la forme, le fond restant le même, car le gouvernement turc, chaque fois, a réprimé l'insurrection par des mesures d'une extrême rigueur : ceux qui prenaient part aux émeutes, étaient d'abord mis en prison et après quelque temps d'oubli, cruellement assassinés. L'habile gouvernement de Sa Majesté éclairée le Sultan faisait, le plus souvent répandre le bruit que tels ou tels insurgés étaient morts ou d'une maladie de fôte, ou d'une maladie de poitrine, etc., mais tout cela était faux. Certains geoliers, pendant le sommeil des insurgés les plus vigoureux, leur serraient un des organes vitaux, et c'est ainsi que justice était rendue, sans autre forme de procès. Le gouvernement Russe, le seul, connaissant bien les Turcs, se frottait toujours les mains en assistant aux lâches actions du gouvernement des Mahométens, car après chaque insurrection, où la Porte Ottomane se montrait très cruelle, les Arméniens-Turcs manifestaient de plus en plus leur sympathie pour la Russie. Autant que je puis m'en souvenir, c'est, ce me semble, en 1876 que la Russie a expulsé de son territoire les tribus nomades des Kurdes et des Tchérkesses. Ces bandits passèrent la frontière et se trouvèrent dans l'Arménie-Turque. La diplomatie russe avait tout calculé d'avance et avait bien pris ses mesures. Aussitôt sur le territoire ottoman, ces brigands — comme s'il n'y en avait pas assez déjà des autres qui infectent encore l'Arménie — ne se gênèrent pas pour commettre des vols et autres crimes qui rentrent dans leurs mœurs. Comme d'habitude, le gouvernement de la Sublime-Porte, qui brille par son inaction, ferma les yeux sur les atrocités commises par ces brigands, qui d'ailleurs, favorisaient la politique lâche et stupide du gouvernement. Aujourd'hui, les Arméniens haïssent les Turcs et leur gouvernement, le joug leur en est devenu insupportable, et d'un moment à l'autre, ils s'attendent à ce que les armées russes rentrent dans leur contrée. Ceux qui connaissent les choses, savent bien que le joug russe n'est pas non plus agréable, mais il présente quelques avantages, principalement sous le rapport de la sécurité des biens et de l'existence.

Antonio LADRONE.

(La suite au prochain numéro).

Pierre DUPONT

(Suite)

II

Dans la seconde partie de notre étude, avons nous dit, nous nous proposons d'étudier l'homme chez Pierre Dupont, et dans la troisième, le poète.

Comme homme, il était estimable au plus haut point, et chez lui, les qualités l'emportaient de beaucoup sur les défauts. Pour retrouver les premières, on n'a qu'à lire ses chansons ; les autres n'étaient apparentes que dans sa vie privée.

Le Christ a dit à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres. » Ce précepte, qui résume toute la religion chrétienne, aussi bien que toute morale et toute philosophie, semble avoir été prise par Pierre Dupont pour maxime de conduite. Nul au monde ne l'a mise en pratique autant que lui ; aussi personne n'a eu plus d'amis fidèles

et dévoués, personne, pas même le *père* Dumas, qui pourtant prétendait en avoir trente mille, sans compter les femmes et les enfants. Ses amis, Dupont les a conservés jusqu'à sa mort, et ce n'est pas à lui qu'on pourrait appliquer le distique, hélas ! trop souvent vrai d'Ovide :

Donc, gris-felix, multos pumerabis amicos, Tempora si fuerint nubila, solus eris. (Autant que tu seras heureux, tu compteras de nombreux amis ; viendront des temps nuageux, tu te trouveras seul).

Pierre Dupont n'était pas d'une taille très élevée, un peu au-dessus de la moyenne, d'une certaine corpulence : son port était fier, mais sans pose ; une tête régulière, une longue et épaisse chevelure noire qui lui tombait sur les épaules et lui donnait un air de prophète inspiré ou de Christ ; une physionomie mâle et douce à la fois ; des yeux limpides, purs et naïfs comme ceux d'une jeune fille, et qui se fixaient longuement sur les objets comme pour les scruter et les pénétrer. Un front haut et large, un front de penseur et de poète.

Il réalisait à merveille l'idée qu'on se fait d'un *vates* antique ou d'un barde, et lorsqu'il chantait ses belles hymnes à la paix, on eût dit Tyrtée enflammant les Spartiates contre les Messéniens ; c'était la même chose, seulement c'était tout le contraire, car l'un chantait la paix, l'autre la guerre ; mais tous deux célébraient la liberté et l'indépendance.

Sa tête de Jésus la douceur angélique ; Son grand œil bleu se perd dans le rêve cherché ; Sa lèvre est entr'ouverte, un peu mélancolique ; D'un nimbe son beau front semble être détaché, a dit de lui le chansonnier Charles Vincent.

C'est bien cela ; c'est ainsi que nous le font voir toutes ses photographies, c'est bien ainsi que nous le montre le superbe buste, exposé au Salon des Arts de l'an dernier, ou peut-être même plutôt, de cette année, buste magnifique qui fut beaucoup remarqué et qui eut l'honneur de mériter les éloges de tous les amis du pauvre défunt poète, et nombreux ils sont encore.

Quant à la gravure que nous avons donné dans notre cinquième numéro, elle le représente vieilli, lassé, fatigué, abattu par les soucis de la vie, les ennuis et les déboires de l'existence. Les yeux sont vagues et perdus dans la réflexion, les paupières alourdies, les lèvres tombantes ; dans cette physionomie si douce et si tranquillement affairée, il y a quelque chose de celle de Théophile Gautier sur ses derniers jours, alors que le brillant Théo, si pimpant, si beau, si original autrefois, avait vu ses dernières illusions disparaître avec sa fortune, et la gêne, presque la misère, entrer chez lui, et n'était plus que le « pauvre Théo », c'est le nom qu'il se plaisait lui-même à se donner, toujours grand par la pensée, au cerveau toujours puissant, mais décati et fléchissant sous le poids des malheurs qui étaient venus l'accabler coup sur coup, comme à l'envi ; jadis, ils avaient bu chacun de leur côté le vin le plus agréable, le plus exquis de la vie, et maintenant il ne leur en restait que la lie. *Et ces deux grands débris* auraient pu se consoler entre eux. Le chanteur des *Paysans* est mort pendant l'Année terrible, celui de *Fortunio* a survécu deux ans à cette catastrophe, survenue au moment où tout lui faisait pressager qu'il allait enfin pouvoir atteindre le bonheur, avec l'aisance, qui lui rendrait sa liberté.

Ce n'est pas là le seul rapport que l'on puisse relever entre ces deux grands cœurs ; sur un autre point ils se sont rencontrés, sur une autre terre, la *bohème* ; mais Gautier appartient plutôt à celle qui voyait tout en rose, qu'ont célébrée Gérard de Nerval et Arsène Houssaye, et dont faisaient partir, avec eux trois, Esquiros, Ourliac, Beauvoir, etc. Du reste, Gautier paraît avoir été surtout un bourgeois cherchant constamment à s'émanciper, un *philistin*, un *épiciér*, s'efforçant de s'élever et de planer au-dessus du convenu, du vulgaire, du rebattu.

Pierre Dupont, au contraire, fut un bohème, vrai, sincère, sans affectation en tout et toujours, sa vie entière est renfermée dans un mot et s'explique par lui : bohème ! Voilà le « Sésame ouvre-toi » qui nous donne accès dans son cœur, qui nous révèle le secret de son existence, de sa poésie.

Suivez-le pas à pas dans la vie et vous comprendrez que tout est là. C'était un rustique, quelque chose comme un berger qui pourrait, avec son âme de rustre, comprendre, sentir et rendre mieux que personne la grande Nature : la nature était pour Dupont un livre omni-général dans lequel il lisait couramment (à livre ouvert) ; c'est dans cet ouvrage indestructible puisqu'il n'est pas sorti de la main de l'homme, qu'il s'instruisait, qu'il puisait son inspiration et c'est pour cela que chez lui, la véritable poésie coulait de source. N'a-t-il pas couché onze nuits de suite dans une forêt de Saint-Germain-au-Mont-d'Or ?

Peut-on s'étonner après cela de l'enthousiasme qu'il ressentait lorsqu'il se trouvait en face de la nature. Son œil s'illuminait, son front semblait grandir, ses cheveux flottaient et formaient comme une auréole, ou mieux comme une crinière, ou eût dit d'un lion irrité, sa voix retentissait forte et majestueuse, et sa parole était semblable aux rugissements du roi des déserts, qui font trembler la terre et frissonner le ciel.

Notre poète chérissait les paysans et se plaisait à vivre au milieu d'eux ; il aimait à partager leur frugal repas ; quand il les entendait se plaindre de la

dureté et de la difficulté de leur existence, il leur parlait de la moisson, de la vendange, de la récolte, qui allaient récompenser leur travail et consolait de son *maux* ces parias de la vie ; sa parole était inspirée, sa voix était sincère et émue, et, quand il s'en allait, les paysans, joyeux et contents, n'avaient pas assez de mots pour le remercier, mais dans leurs yeux perlaient des larmes qui venaient, en scintillant, mouiller leurs rudes barbes incultes de travailleurs, et, joyeux et contents, ils retournaient de bon cœur reprendre la tâche interrompue.

Pierre Dupont, qui était la bienveillance et l'affabilité en personne, en usait de même avec les ouvriers, les canuts, les mariniers, et volontiers il *chopinait* et *tringuait* avec eux ; il chopinait même trop copieusement, et donna sur la fin de sa vie un spectacle lamentable ; sa raison était troublée par l'abus de la boisson. Il en avait été de lui comme de Musset, qui pendant dix ans se saoula de parti-pris, pour tuer la douleur, les souvenirs et les regrets cuisants, s'enivrait d'absinthe et mêlant la bière au vin blanc, breuvage qui, paraît-il, avait le don de le griser plus vite : n'est-ce pas Musset qui a dit :

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice, Laissez tomber plutôt quelques pleurs de pitié.

Chez Pierre Dupont ce n'étaient pas de légères griseries, mais de folles *beuveries* ; il humait trop le piolet. On a raconté que vers 1863, « il hantait surtout le café du théâtre des Célestins, et certain cabaret borgne du passage Pazzi, où il se livrait entre minuit et une heure du matin à d'énarrables dissertations philosophico-culinaires, qui plongeaient l'hôtesse dans de longues rêveries. »

Lui, dont jadis la parole avait eu la gloire d'enflammer le peuple pour la sainte cause de la liberté, « il ne songeait plus à chanter ; il y avait longtemps que cette puissante voix, qui avait fait vibrer les murs des clubs et les âmes des prolétaires de 1848, s'était éteinte. Il chantait moins fort qu'on ne parle. » Voilà où ce génie il était tombé !

Mais cela tenait au fond même de son caractère et à son tempérament ; il ne savait pas se conduire, et comme Gérard de Nerval, il lui eût fallu un guide sûr et dévoué qui eût réalisé les sages conseils de Boileau, au lieu que bien des amis le poussaient vers son mauvais penchant.

Passons rapidement sur ce triste sujet, ce sont des choses dont il répugne de parler, des souvenirs qu'il est mauvais de réveiller, et qu'il ne faut pas souligner.

Bohème jusqu'au bout des ongles, le poète avait refusé d'embrasser la carrière de prêtre, à laquelle le destinait sa famille, il se connaissait trop amant incorrigible de la liberté pour se lier ainsi par une chaîne éternelle. Pour la même raison il ne se maria pas et fit bien ; eût-il pu faire souche de citoyens utiles, ce grand enfant, qui ne put s'astreindre à passer ses nuits chez lui et préféra toujours le lit des autres, — en tout bien tout honneur, sans allusion maligne, Oh ! non. — Mais quand nous essayons de nous procurer les renseignements nécessaires à notre étude, et que nous demandons à quelque homme d'âge mûr, ouvrier, bourgeois, illettré, poète, ou savant « Avez-vous connu Pierre Dupont ? » On nous répondait d'un air fier, avec un clin d'œil, qui parfois voulait être spirituel : « Sije l'ai connu, mais il a couché bien des fois dans mon lit. » Cette réponse nous a été faite fréquemment ; nous pourrions citer ceux de qui nous l'avons reçue.

Pierre Dupont ne connaissait pas le prix de l'argent ; quand il avait vingt francs, il venait vers vous, et vous disait en vous montrant son louis « Viens-tu faire la noce, j'ai de l'argent, va ! c'est moi qui paye ! » (Textuel).

Mais il se bien permis aux grands hommes d'avoir quelques petits défauts, puisque les *petites gens* ont de grands vices.

Voilà en quelques mots l'homme que fut Pierre Dupont, bon jusqu'à l'excès, complaisant, affable et pas fier.

(A suivre)

Henry DERVYL

HUIT JOURS A PIERRE-SUR-HAUTE

et dans les montagnes du Forez

(Suite.)

Après avoir exploré Pierre-sur-Haute, nous partîmes visiter Chorsin.

On désigne sous ce nom, un petit paysage caché soigneusement dans un circuit de montagnes, qui semblent vouloir en interdire l'accès. Les touristes le connaissent peu et si les gens du pays en causent, ce n'est que pour faire de la réclame en faveur d'une source d'eau minérale gazeuse, fortement acidulée, qui se trouve là et qui reste inexploitée. Mes guides, plus intelligents, plus amateurs et moins mercantiles m'avaient dit merveille de Chorsin, au point de vue de sa situation pittoresque, sauvage, exceptionnellement remarquable.

Nous nous y rendîmes donc. Le temp. nous favorisait toujours ; il y avait peu de brouillards, l'observation était facile. Tout allait pour le mieux, mais nous dûmes bientôt abandonner le bon chemin pour nous enfoncer dans les bois.

Le sentier qui, de la route de Chalmazelles à Sauvain, conduit à Chorsin, grimpe avec peine le long d'un coteau très aigu, puis s'enroule en spirale, toujours en montant, autour d'un second coteau. De là, il va se perdre dans une

forêt immense, et, quand il nous permit d'observer à nouveau le paysage, nous étions sur le bord d'une immense gorge, très profonde, d'un effet pittoresque, étrangement poétique, capable de provoquer l'admiration même chez le promeneur le plus indifférent. Nous occupions donc l'entrée de ce vaste cirque, ce qui nous permettait de tout voir et de tout admirer.

Et, en effet, nous admirions cette boiserie de sapins altiers, du vert le plus foncé, échelonnés avec une symétrie surprenante de régularité, du fond du vallon, jusqu'à la cime aiguë qui couronne et limite le paysage.

Nous admirions ces deux étroites nattes de verdure fraîche, émaillée de fleurs qui tapissent la basse vallée et qui sont séparées par un petit ruisseau qui accourt vitemment du haut des montagnes et dont le joyeux gazouillement semble nous inviter à nous approcher encore.

Au fond de ce ravissant paysage, assise sur le gazon moelleux et encadrée par les premiers sapins, on aperçoit la chaumière d'un bachelon, qui donne à Chorsin, sans lui rien sortir de sa poésie harmonie, cette expression de vie, idéal du touriste et du peintre.

Qu'il y a de contemplation, d'admiration à dépenser dans ce site, l'un des plus pittoresques que j'aie jamais vus ! Aussi, la main qui fit tout et qui fit tout bien, ne voulut pas que l'œil distrairait qui s'égare dans d'autres observations. Qu'on regarde derrière ou devant, à gauche ou à droite, c'est toujours et seulement Chorsin, et il est heureux qu'il en soit ainsi.

A peine, voit-on, dans le lointain, les hauteurs de Loule dont les roches blanchâtres contrastent singulièrement avec le fond du tableau, puis le ciel.

Pour être exact, il eût fallu écrire ces lignes au moment où je contemplais, ému d'admiration et de surprise, ces gorges ignorées, où, si j'étais poète, j'aurais établi ma demeure. J'aurais le chant des oiseaux pour dicter à mon imagination, j'aurais le frémissement du zéphyr qui se tamise à travers la cime des grands arbres, pour me donner du recueillement et la voix de mon luth serait limpide comme l'eau du ruisseau, harmonieuse comme le chant du rossignol.

Mais le touriste, échappé à la monotonie de la ville n'entend dans ces lieux, que le chant rustique des pâtres et les coups saccadés de la hache des bucheurs pour en troubler le calme profond, le plein silence, et il les trouve plus poétiques, plus attrayants que le bruit assourdissant et continu de la Cité.

Chaque année, nos paysagistes lyonnais s'en vont bien loin pour trouver un site qui flatte leur goût, captive leur talent. Eh bien ! je leur signale Chorsin, et s'il était donné à leurs concitoyens de voir, au Salon prochain, ce magnifique paysage forcément reproduit avec le sentiment, l'expression qu'il mérite, les admirateurs seraient nombreux et les chroniqueurs unanimes dans leurs appréciations.

Il m'était donné, il y a deux ans, de visiter les cantons suisses les plus proches de la France, de voir en revenant les lieux les plus réputés du Jura et des Alpes. J'avoue que les montagnes de Neufchâtel ou les roches de Baume restent loin derrière les gorges de Chorsin....

Nous revînmes assez tard à Chalmazelles et le lendemain matin nous nous mîmes en route pour l'Hermitage. Mes guides, hommes pratiques (!) à l'excès, me firent voyager dans des bois sans fin et d'une aridité atroce. Nos pieds glissaient constamment sur une mousse glauque, saxicole, humide, tandis que les tiges des noisetiers et les branches des sapins nous cinglaient méchamment la figure. Au moment où je priai mes conducteurs de sortir de cette ombrière, nous nous trouvâmes sur la route de la Chamba.

Sans être intéressante, cette route est assez pittoresque. Elle s'enfuit, bordée de hautes et de bas des bois de sapins très hauts où j'ai vu des échantillons superbes de ces conifères. Quelques-uns entr'autres ont 45 mètres de hauteur. Un que les bûcherons venaient d'abattre mesurait 1 mètre 80 de diamètre, 40 mètres de haut et devait fournir après le désiage près de 8 mètres cubes de bois prêt à être livré au commerce.

Après cinq heures de marche, nous arrivâmes au petit bourg de la Chamba composé d'une vingtaine de maisons assez élégantes, propres, de construction récente, disposées en cercle autour d'une jolie petite église de style romano-gothique, construite par M. le curé Gardet d'après les plans de l'architecte Dulac. La Chamba est entourée par les bois immenses du Reculon, bois séculaires qui occupent une superficie d'au moins trois cents hectares.

Nous fûmes en deux heures à l'Hermitage. On arrive là, comme à Chorsin, d'une façon inopinée. On sort des bois pour se trouver en face d'une autre forêt semblable à celle que l'on quitte, qui n'est en séparée que par une forte belle prairie et sur laquelle se dessine une allée très large, toute de sable doré qui s'enfuit plus bas pour rejoindre la route de Noiretable, plus haut pour gagner la maison des religieux.

Une bifurcation de cette allée nous conduit à une modeste et déjà antique chapelle où de nombreux pèlerins accourent chaque année et où coule une eau réputée miraculeuse.

Des ex-voto assez nombreux tapissent les murs et nous voyons à travers la barrière qui en garde l'entrée une plaque de marbre plus grande que les autres sur laquelle nous pouvons lire : « J. de Villechaise, pour diverses grandes grâces obtenues en 1876. »

Depuis plus de quatre heures, le soleil dardait ses plus chauds rayons sur le réservoir de la fontaine dont le trop plein s'écoule dans la prairie, et cependant, l'eau en est glaciale. Ce froid de deux degrés au-dessus de zéro, ne nous empêche pas d'en boire à satiété.

Déjà, nous montâmes au château, qui constitue l'Hermitage. C'est une construction grandiose, admirablement située, hardiment bâtie sur un rocher immense qui domine la plaine du Forez et présente un fort beau panorama. Les fenêtres sont fermées et les portes closes depuis l'exécution des fameux décrets. Il n'y a, plus qu'un Père gardien et ce Père était mort quinze jours avant notre arrivée. Nous pûmes néanmoins visiter cet intéressant monastère.

(A suivre.)

LES LENTILLES

A Mlle Léa G.

Sous la transparence du voile,
On dirait des grains de beauté ;
Chaque œil l'air d'être un étoile
Egarée en l'immensité.

L'immensité, c'est la peau fine,
Réseau en gron qu'un doigt subtil,
A tissu, blanche, mousseline
Faite d'imperceptible fil.

Sur cette peau, chaque lentille
Découpee en un soleil d'or,
Miroite, étincelle, scintille,
Comme l'astre de Messidor ;

Et l'on dirait, tant on les aime,
Sur ce visage au ton lacté,
Quelles ont l'or du chrysanthème,
Joint au parfum des roses-thé.

On songe alors aux fleurs écloees
Dans mystérieux jardins,
De ces enchantresses roses
Qui fascinaient les paladins.

Aussi, devant la morbidesse,
Des chairs que l'Amour cisela,
Combien vendraient leur droit d'insense,
Pour goûter ces lentilles-là !

LUC ARGELÈS.

LES DIVERTISSEMENTS

des anciens Egyptiens.

Il est mort, il y a quelques mois, en Angleterre, un savant archéologue, sir Gardner Wilkinson, qui possédait d'importantes et riches collections d'antiquités égyptiennes, grecques, étrusques et latines, qu'il a léguées au Collège de Harrow.

Le catalogue de cette collection vient d'être publié — en anglais naturellement, — par Gardner Wilkinson.

Sir Gardner Wilkinson, homme d'une profonde érudition d'un esprit agréable, a eu l'excellente et très originale idée de perfectionner le système ordinaire des catalogues. Au lieu de donner simplement une longue, sèche, aride et ennuyeuse nomenclature des objets précieux qu'il possédait, il a donné à son catalogue une forme intéressante ; il l'a divisé en chapitres et a joint au texte de charmants croquis faits par lui.

Voici un de ces chapitres, traduit par M. Gustave Masson pour les lecteurs du « Polybiblion », une intéressante revue des publications françaises et étrangères :

Les jeux les plus ordinaires à l'intérieur des maisons, étaient les dames, la *mora* et le jeu de pair et impair — le *par etimpar* des Romains : pour cette dernière forme d'amusement on se servait d'os, de fèves, d'amandes ou de coquilles (Horace II, sat. 3, 24). La *mora*, ainsi qu'on l'appelle en Italie, se jouait par deux personnes, chacune d'elles lançant rapidement les doigts d'une main, tandis que son adversaire tâchait de deviner la somme des doigts levés. Ce jeu, ainsi que celui des dames, existait en Egypte, il y a deux mille ans, sous les rois de la douzième dynastie, et on en voit la représentation sur les monuments de cette époque : on disait en latin des joueurs *micare digitis* (Cicéron, de Div. II). Divers autres *jux* étaient en usage soit à l'intérieur, soit en plein air, et un des plus favoris parmi les premiers était le jeu de balle qui se jouait d'un grand nombre de manières, et en général par des personnes du sexe. Quelquefois, une *fo-cuse*, pour ne pas avoir attrapé la balle, était oblignée, comme punition, de laisser une de ses compagnes. lui monter sur le dos, et restait dans cette position jusqu'à ce que son écuyère vint à son tour à manquer la balle qui lui lançait une autre femme également transformée en cavalier. Dans un jeu semblable en usage parmi les Grecs, les personnes astreintes par leur maladresse, à porter les autres, s'appelaient *yon* (ânes), et étaient obligées d'obéir aux ordres du vainqueur (J. Porlux, *Quæstiones*, IX, 7). Les joueurs lançaient quelquefois dans l'air trois balles et même davantage les attrapant l'une après l'autre, se les mains souvent croisées sur la poitrine. Elles étaient aussi la balle à une grande hauteur comme l'*oxipxi* des Grecs. Le jeu décrit par Homère, et joué par Hélicus et Laodanus en présence d'Alecinous, était, connu des Egyptiens.

Dans cet exercice, l'un des joueurs lançait la balle en l'air de toute sa force, et l'autre, souvent, essayait de la rattraper sans que ses pieds touchassent la terre. L'escamotage au moyen des gobelets, se pratiquait également à cette époque reculée de la douzième dynastie ; l'exercice du bâton, la lutte, l'art de soulever, sans beaucoup d'efforts, des poids considérables : bref, tous les jeux athlétiques de divers genres étaient familiers au peuple égyptien. Ils partageaient le goût des Grecs pour les amusements et les divertissements quels qu'ils fussent, et les derniers regardaient les inventions tendant à perfectionner les exercices gymnastiques et les jeux d'adresse ou de hasard, comme de beaucoup plus importantes que les métiers les plus utiles. (ATHÈNES, I, 34.)

De grands honneurs furent accordés à maint habile athlète ou joueur : on lui élevait souvent des statues, et les Athéniens donnaient le droit de bourgeoisie à un certain Aristonius qui faisait la partie de balle avec Alexandre le Grand ; ils lui dressèrent même une statue. (Id.)

Les acrobates et les baladins étaient, pour la plupart, des femmes, en Egypte comme en Grèce, et un de leurs tours d'adresse favoris consistait à tourner sur elles-mêmes comme une roue ; en Grèce, cet exercice se faisait souvent au-dessus d'une rangée de poutres, fixées perpendiculairement dans la terre. Le *Banquet*, de Xénophon, cite une jeune fille sautant au travers d'un cercueil (selon certains traducteurs) ou un cercle autour duquel étaient placées des épées à l'intérieur, puis se courbant en arrière de manière à toucher ses talons avec sa tête, puis tournant trois ou quatre fois sur elle-même avec une grande rapidité, comme pour imiter les évolutions d'une roue. Les peintures égyptiennes de l'époque primitive reproduisent ces exercices. (Voir *Egypte, under the Pharaohs*, p. 15, et ATHÈNES, IV, 5, 3). Les contrées de l'Orient ont toujours été fameuses pour leurs jongleurs, surtout l'Hindoustan (BIRN, V, 11, 8, 7), même du temps d'Alexandre. On voyait très souvent des femmes danser aux banquettes égyptiennes en s'accompagnant sur la flûte, de même qu'en Grèce (ATHÈNES, XII, 86). Et Horace lui-même nous montre Elie jouant sur l'*Acritibia* (Ode XII, 2, comp. I, 6p., XIV, 22). La double flûte, dans ce pays, était réservée aux femmes, comme plus convenable ; les Egyptiennes s'en servaient de préférence, et la double *Zunara* des temps modernes en dérive évidemment.

Une coutume particulière aux Egyptiens était d'avoir des nains et des personnes difformes au service des grands ; il en est question sur les monuments de la douzième dynastie seule ; et, excepté à Rome, les nains ne furent en vogue nulle part jusqu'au moyen âge.

LA MORT DE PAULUS

Complainte

Créée et chantée par l'auteur, aveugle de son état, au coin du pont de la Guillotière.
Air : de *Faaldès*

Habitants de cette ville,
Accourez entendre ici,
L'épouvantable récit,
D'un forfait qui m'horripile,
Je m'en vais vous le chanter
Si vous voulez m'écouter.

Paulus le grand, l'invincible,
Pô-d-ô-lus le malin,
Qui surpassait Coquelin,
Aux sifflets servit de cible,
Cet semaine au Casino,
Presqu'en face du Tonneau.

Paulus, mauvais caractère
Prenait pour de grands dadais
Les gones, les Lyonnais,
Mais ils l'ont fiché par terre,
Parce qu'il se montait le cou
Il a reçu le dernier coup.

Parlé — Ayez pitié ! Mesdames, Messieurs, d'un pauvre aveugle qui n'a jamais eu l'incomparable bonheur de voir Monsieur Paulus, et qui comme lui, gagne sa pauvre vie en chantant. (Il quête, et peu satisfait de sa collecte, il supprime 47 couplets pour arriver aux deux derniers.)

En contant ses balivernes
Paulus, en mauvais loustic,
Faisait prendre à son public
Des vessies pour des lanternes ;
Mais le public s'est vengé,
Et d'un seul coup l'a mangé.

Père et mère de familles
Si vous avez des enfants
Qu'ils soient petits ou bien grands,
Soit des garçons, soit des filles
Gardez toujours en main
Les chansons de feu Paulus !

Pour copie conforme.
J. M.

BIBLIOGRAPHIE

SOLIMAN-PACHA

Soliman-Pacha, colonel Sève, généralissime des armées égyptiennes, ou *Histoire des guerres de l'Egypte de 1820 à 1860*, par M. Aimé Vingtrier, avec un portrait. — Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob, 1886, un fort volume de 500 p.

Nous venons un peu tard peut-être pour parler de cet important ouvrage, mais mieux vaut tard que jamais ! Du reste, nous tenions particulièrement à dire aussi notre mot, nous petit, pour deux raisons : M. Vingtrier, le savant bibliothécaire de la ville est un vieil ami de *La Discussion* ; il est toujours montré aimable et gracieux envers elle. De plus, Soliman-Pacha, le colonel Sève, est un Lyonnais, et même une des célébrités les plus glorieuses qu'a produites notre ville ; et pour tout dire, Dieu sait si elles sont en nombre : cette noble et grande figure est assez ignorée en France, et l'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui n'aura pas peu contribué à la faire connaître du public lettré. Aussi rangeons-nous Soliman parmi *Nos Hommes*, et, à ce titre, sa place est tout indiquée dans la galerie lyonnaise de *La Discussion*. Aujourd'hui, et dans le numéro suivant, nous nous occuperons simplement de l'ouvrage en lui-même, et, prochainement, nous tâcherons d'exquisser sa vie et ses travaux militaires.

Longtemps, nous nous sommes demandés s'il ne conviendrait pas de donner dans ce numéro soit le portrait de Soliman, soit celui de l'auteur. Mais nous avons pensé qu'ils seraient mieux à leur place, le premier dans la partie où nous raconterions la vie du héros, le second, dans l'étude très approfondie que nous préparons sur M. Vingtrier. Et voilà pourquoi nous n'avons ni l'un ni l'autre.

Soliman-Pacha est un ouvrage de 500 pages ; un tel travail ne s'improvise pas ; aussi l'auteur a-t-il mis vingt ans et plus à ramasser les matériaux nécessaires. Les trouver à Lyon dans la patrie même du général, il ne fallait pas y songer ; pour les avoir M. Vingtrier se tourna vers les deux seules descendances qui restaient ; Scherif-Pacha, le genre de Soliman et Skander Bey, son fils, qui s'est fait deviche ; ils firent la sourde oreille.

Alors, l'auteur pensa que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de chercher ailleurs les matériaux, et se mit résolument à lire tous les journaux de l'époque dans lesquels il croyait pouvoir trouver quelques renseignements utiles, et surtout le *Journal des Débats*. Espérons qu'il lui sera tenu compte dans l'autre monde de

Uriage, où il s'isolait complètement, et pouvait travailler à son aise; de cinq heures du matin, heure de son lever, à neuf heures du soir, heure de son coucher, il s'occupait à contrôler, à mettre au net et à classer ses matériaux. A peine s'interrompait-il quelques instants pour faire une légère promenade, prendre un bain et se mettre à table, et encore ne voulait-il pas prendre place à la table commune, car, disait-il, en riant, « il me faudrait offrir du sel aux dames, et pendant ce temps je n'aurais pas la tête à mon affaire. » C'était peu galant, direz-vous, mais la fin justifie les moyens. Vingt ans durant cette existence de Bénédictin, cette vie de labeur, acharnée, opiniâtre, se continuait.

Pour bien se pénétrer de son sujet, il lut tous les ouvrages qui traitaient de l'Égypte; il en lut plus de cinq cents; il acquit ainsi une connaissance très exacte et très complète de l'Égypte, de son passé, de son présent, de son avenir. Lorsque le Musée Pontifical, qu'on n'a pas oublié, vint exhiber à Lyon, ses vases panoramiques et dioramiques il aimait à s'y rendre pour dévisser avec le cicerone, et parler avec lui de l'Égypte, et souvent, il lui arrivait de dire : « Mais ce n'est pas cela, voilà comment la chose se passe; ce monument est faux, voici comment il est dans la réalité. » On eût juré qu'il connaissait son Égypte comme son Lyon, — ce n'est pas peu dire, et mainte fois, le guide surpris, lui dit : « Je vois que monsieur connaît bien son Égypte. » Notez que M. Vingtrinier ne la jamais vue, bien qu'il soit membre de l'Institut égyptien.

Cette Histoire des guerres de l'Égypte a fait grand bruit; il y a trois semaines, 91 journaux parisiens, pour la plupart, déjà en avaient rendu compte, et tous en ont fait l'éloge mérité; des nombreuses feuilles de Lyon, deux seulement l'Express et le Courrier, en ont parlé et ont donné de très intéressants comptes rendus; les autres n'en ont soufflé mot, les journaux républicains sont restés bouche close, nous ne savons pourquoi; les journaux catholiques ont gardé un silence prudent et on a dit à M. Vingtrinier : Quelle idée avez-vous eu d'aller prendre ce personnage, alors que tant d'autres aussi intéressants se présentaient à vous, mais ce colonel Séve, qui devint général égyptien, n'est pas une figure sympathique; mauvais catholique, il abjura la religion dans laquelle il était né et se fit musulman; mauvais musulman, dans un voyage qu'il fit en France, passant par Lyon, il alla s'agenouiller à Fourvière; il n'avait pas de convictions, c'était un homme fourbe, pervers et hypocrite.

Nous montrerons prochainement que Soliman-Pacha est une figure sympathique et intéressante. Quant au reproche qu'on lui fait d'avoir abjuré, M. Vingtrinier a victorieusement répondu par avance; en effet, ouvrez le livre, page 105, voici ce que vous lirez :

« Malgré l'admiration et l'amour de ses jeunes soldats, un abîme étalé creusé entre eux et lui, Soliman, indifférent aux choses religieuses, plutôt que libre-penseur, n'en était pas moins pour eux un chrétien, et de bons musulmans, de vrais croyants avaient une vive répugnance, si bien dissimulée, à vous, mais ce colonel Séve, qui devint général égyptien, n'est pas une figure sympathique; mauvais catholique, il abjura la religion dans laquelle il était né et se fit musulman; mauvais musulman, dans un voyage qu'il fit en France, passant par Lyon, il alla s'agenouiller à Fourvière; il n'avait pas de convictions, c'était un homme fourbe, pervers et hypocrite.

« Un ancien Kalyha-bey du vice-roi, Méhémet-Bey, inspecteur en chef de l'armée, était pris d'une tendresse toute paternelle pour l'officier français. Il entreprit de faire disparaître toute cause de méfiance et de froissement, et l'entourant des félicitations les plus pressantes, il le supplia d'abjurer.

« Séve fut fort surpris de voir cette question religieuse surgir dans sa vie. En France, comme dans ses guerres, il ne s'était jamais demandé à quel culte il appartenait. Il était encore enfant quand il avait quitté la maison paternelle, et la Révolution, qui avait fermé les églises, n'avait pas été une école de mysticisme et de piété. Il résista cependant. Sa loyauté s'alarmait de ce marché qui lui offrait la fortune et la grandeur ou simplement la popularité, contre des principes qu'il connaissait à peine et que même il ne suivait pas. Puis, entraîné par une pression supérieure, ne voyant peut-être là qu'un acte purement civil, dont l'importance lui échappait, il consentit à ce qu'on attendait de lui. L'Égypte était désormais sa patrie, et la était son avenir; il abjura.

« L'exemple était d'ailleurs contagieux et fatal.

« De tous les serviteurs du gouvernement, de tous ces Européens qui demandaient à l'Égypte une position ou la fortune que leur patrie leur refusait. Le célèbre docteur dachinois, Clot-Bey, médecin du vice-roi, a peut-être seul plus tard, su résister aux sollicitations et aux tentatives d'abjuration. Aussi, voyageant en Italie et visitant Rome en costume officiel égyptien, avait-il pu fièrement répondre à de vives remontrances qu'on lui adressait un peu à la légère : qu'en prenant le costume ottoman il avait gardé sa foi chrétienne.

« Moins instruit, moins esclave des idées morales, plus dépendant de la main qui tenait les rênes du pouvoir, et dans une position bien autrement plus floue et difficile, Séve avait accepté la religion avec le costume, et quand, lors de son voyage à Lyon, quelques années plus tard, il se rendit à l'église de Fourvière et qu'après sa famille il entendit la messe qu'on disait pour le repos de l'âme de sa mère bien-aimée, nul n'aurait su, nul n'aurait pu dire quelle était la foi du glorieux général, si pieusement agenouillé au pied des autels.

« Musulman, du moins en apparence et quant aux signes extérieurs, initiateur forcé de cette multitude française, allemande, grecque, italienne, qui couvrait l'Égypte Soliman-Pacha devint l'idole de l'armée, et ses leçons désormais écoutées, ponctuellement suivies, firent bientôt de ses soldats une troupe ferme, solide, admirablement disciplinée, et que le vice-roi pouvait également présenter comme Crillon à ses amis et à ses ennemis.

Cette intéressante page, si elle ne fait pas absoudre complètement Soliman, le fait du moins excuser en partie.

Henry Dervyl.

(La suite au prochain numéro.)

RIMES FIGARESQUES

Les Rimes Figaresques, poésies et chansons, par M. Joannes Merlat, avec une préface de Jean de Lancy et un frontispice de Jules Chevalon. — Lyon, imprimerie typographique, A. Pastel, 10, petite rue de Cuire, 1886, in-12 de 82 pages, prix : 2 fr.

Rimes Figaresques, pourquoy ? C'est bien simple, parbleu ! M. Joannes Merlat est artiste coiffeur, Figaro, nous vous dirons bien où, mais il est modeste, et, si elle les éloges comme tout auteur, du moins, il ne les recherche pas.

C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, secrétaire pour la section lyonnaise, du *Cavaud Stéphanois*, fraternelle et gaie Société fondée en 1883. Avant d'être artiste coiffeur, il fut armurier pendant six ans, de 1873 à 1879; cette vocation intéressante, nous le comprenons, mais ce qu'il est intéressant d'étudier, c'est la manière dont s'est formé le poète.

Il s'est, pour ainsi dire, formé seul; tout le monde ne naît pas Crésus et son éducation littéraire avait été fort négligée, si même il en reçut jamais. Seulement, il fut

assez heureux pour rencontrer sur son chemin quelques chansonniers, braves cœurs qui s'intéressèrent à lui : J.-F. Gouon, Maissaint et surtout ce pauvre Remy Doutré, mort l'an dernier et dont les œuvres vont prochainement paraître par les soins du *Cavaud Stéphanois*. Pour M. Merlat, Remy Doutré fut plus qu'un ami, littérairement, ce fut un père, car c'est lui qui l'initia à la poésie. Un jour, dans le jardin d'un café, sous un vaste platane, attablés avec quelques ouvriers, des amis, ils causaient de chanson et de poésie rustique. Remy Doutré dit alors au Télémaque dont il était le Mentor — en poésie : « Tenez, vous devriez me faire une chanson « sous les ombres du platane, » et il lui en traça le canevas, cette chanson, l'apprenti poète la fit, et c'est une des meilleures du livre.

Je dois à ce cher maître tant regretté, écrit-il à M. Jean de Lancy, qui a écrit la préface des *Rimes Figaresques*, la clarté de mon style et la richesse de mes rimes. A diverses reprises, il m'imposait quelques sujets, entraînait à « Sous les ombres du platane, » il m'en fit très content. Il était pour moi d'une sévérité excessive et douce à la fois; il me tancait vertement si quelque faute se glissait dans mes pièces que je soumettais toujours à son jugement. Aussi, avait-il pour lui une vénération presque filiale.

La partie la plus intéressante certainement, ce sont les chansons, et pas de ces productions cascades et maladroites de cafés-concerts, qui n'excitent le rire que par l'exagération. Loin de là, c'est la vraie chanson gauloise, la chanson de G. Mathieu et de Nadaud, aigre, spirituellement trouvée; sa muse est une bonne fille, mais pas une catin, et le soir venu, ne fait pas le trottoir. Nous entendrions avec plaisir chanter : *On dirait du veau, Dégoûté des fronts, Heureuse au bain, Sous les ombres du platane, La voix d'une fleur, Les beaux jours, Sous la tonnelle, Quand on est dour, Rimes de tout d'un coup, Le pleurer, La chanson verra, La Sérénade : O ma brune, etc.* Il y a de tout dans ce petit livre; des chansons, des romances, des éloges, des sonnets, des rondeaux, un monologue. Citons entr'autres les « sonnets du métier » : La Cuillère, Olivier Rolland, etc. et quelques sonnets dans lesquels le poète a ciselé le médaillon *Figaro*, de *Berthold*, de *Don Basile*.

Au lieu de nous attarder à apprécier la chanson de M. Merlat, accordons-lui quelques lignes : les lecteurs y trouveront leur avantage :

La chanson.

A mon ami Jean Doutré.

Jeune et belle toujours comme une muse antique, Celle qui de Phidias eut tenté le ciseau, C'est la chanson alerte et fine et poétique, Qui cause avec la fleur et chante avec l'oiseau.

E. Chebreux.

Mutine ou tendre elle s'envole Chantant l'amour et ses exploits, Soit sérieuse, soit frivole, Elle nous soumet à ses lois.

Légère ou d'une gaieté folle, Douce et effrénée à la fois, Elle nous vient, la chère idole, De nos vieux pères les Gaulois.

Vibrante, elle nous crie aux armes ! Du jeune âge adoucit les larmes, Pas bégueule, et l'air bon garçon, Elle tonne, rit, jase ou pleure, Met la joie en chaque demeure, Mais qui donc ?... pardieu ! la Chanson !

En tête du volume, se trouve une charmante préface, pétillante d'esprit, écrite par M. Jean de Lancy, un autre poète. M. Jean de Lancy n'est autre que M. E. Chaudière, auquel l'auteur a dédié une pièce de vers, *Phryné*, où, après avoir amoureuxment portraituré la beauté de la courtisane, il la fustige d'importance.

M. Edouard Chaudière, tour à tour étudiant en droit, en lettres, employé à l'enregistrement où il vient d'être admis après concours; bohème correct des lettres, mais toujours poète et bon poète, comme on a pu en juger par quelques-unes de ses pièces, publiées sous son pseudonyme dans la *Revue Moderne*. Un ami nous a lu de délicieuses poésies du jeune poète, qui du premier coup se révèle comme un maître, et que les délicats pourront apprécier tentée à son juste mérite dans un élégant volume qui va paraître chez Lemerre. *La Providence des jeunes*. Voici quelques vers en riques et vigoureux de lui, mis par M. J. Merlat, comme épigraphe à *Phryné* et tirés de : *Une fin*.

Je n'attends même pas que ta face en rouge; Des sourcils sans nom l'ulcère est à ton front ! Sans me plaindre, j'en ai souffert... C'était justice; Seul j'ai cru voir l'amour dans le rit de ta vie. Passés, présents, futurs tes amants en riront.

Pour en revenir à M. Merlat, voyez ce qu'il écrit de la bien connue, championne E. Chebreux : « Il y a des choses délicieuses dans ce petit livre.

Vous marchez au feu avec la conviction et l'habileté d'un vétérinaire de la chanson. Si vos poésies « Murmures et chansons », « Le Portrait de Mary », « L'Amant », « L'Épave », « Le premier cri », sont d'un poète, « Les beaux jours », « Sous la tonnelle », « Quand on est dour », « La chanson verra », ne sont-ils pas d'un vrai chansonnier, et, etc.

Disons à l'honneur du jeune poète, qu'il compte parmi ses amis et protecteurs des hommes comme Gustave Nadaud et Desrousseaux.

L'auteur des *Rimes Figaresques* ne s'arrêtera pas en aussi bon chemin, et sa renommée, espérons-le, atteindra le ciel d'un autre *Figaro*, de Jasmin, le poète populaire.

Voltaire répondait à une barbe (encore un peu qui lui avait envoyé des vers de sa façon en lui demandant son avis : « Faites des perquignons, perquignons », quatre pages durant il eût dû continuer à M. Merlat : « Faites des vers, des vers... » pendant huit pages.

Nous en avons dit assez; tous nos lecteurs voudront avoir dans leur bibliothèque ce charmant volume, agréable à l'œil, bien imprimé et pas cher.

Henry Dervyl.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la dépêche suivante :

Dervyl, Discussion, Lyon.

Société Sciences et Arts de Lille vient de décerner mention honorable aux Rimes Figaresques de Merlat et lui décernera, vingt-six décembre au grand Théâtre de Lille un diplôme avec médaille bronze.

GRAND-THÉÂTRE

Le succès de M. Boudouresque s'est affirmé dans le rôle de *Marcel des Huguenots*, et surtout dans celui du cardinal *Bruni de la Juvie*. Il a donné à cette sympathique figure de cardinal un relief étonnant de vérité. De courtes phrases passées jusqu'alors inaperçues ont en fait acquis toute leur valeur. Et pas une syllabe n'est perdue, tant la diction est nette. Voilà du grand art. Nous espérons que M. Boudouresque fera longtemps encore nos délices et celles du public.

M. Jourdain, fort ténor en double, a fait son second début dans le rôle d'*Edouard de la Juvie*. Si l'organe de cet artiste a eu quelques défaillances, en revanche la façon de phraser et de jouer, lui a mérité les plus grands éloges.

Quand on a un colpo di gola manqué par le chanteur, non dépourvu de voix cependant, a beaucoup de talent ! C'est ce que ne peuvent pas comprendre les hauteurs du grand-théâtre.

Le rôle de *Rachel* est le meilleur de M^{lle} Beauv. Elle y est parfaite.

M^{lle} Hamann a le genre de beauté qui convient aux rôles de princesse, qui lui sont toujours échus.

Notre second ténor léger, M. Isouard est en progrès. Il a pris de l'aplomb; il ose davantage, et cela lui réusit.

La direction nous a présenté, dans *Mignon*, un M. Grandville, ténor léger... si léger qu'on l'entendait à peine. Son exécution n'a pas été longue; après le second acte, le régisseur est venu annoncer au public courtoisement la résiliation de ce ténor, à l'occasion de l'année passée pouvait revenir ! Il ne semble qu'en y mettant le prix...

M^{lle} Arnaud est bien la poétique *Mignon* souriant après le ciel bleu de la partie perdue.

M^{lle} Veyrhen est la *Philine* méchante, mais adorable pourtant; elle vocalise à rendre jaloux un fessagnol.

Nous apprenons que cette charmante artiste vient de se marier. Nos vœux bien sincères de bonheur.

Prochainement, reprise de *Faust* avec une nouvelle distribution des rôles : *M. Sarras-Faust*, *Berthold-Méphisto*, *M. Veyrhen-Marguerite*, *Albert-Valentin*. Ce sera une intéressante représentation. M. Massart a chanté *Faust*, cette année, à Aix-les-Bains, avec un succès qu'il retrouvera certainement ici.

M. Jourdain doit faire son troisième début dans *Africaine*.

M. Campo-Casso ne pourrait-il pas faire chauffer le foyer ? On y gèle, on y enrhumme. Ce n'est plus un foyer, c'est une glacière.

MARIO.

Théâtre des Célestins

Un *Conseil judiciaire*, l'amusante pièce de MM. Monneux et Bisson, a tenu l'affiche toute la semaine et la tiendra longtemps encore. Aujourd'hui, le jeu des acteurs s'est affermi; les défaillances ont fait place à l'assurance, et l'exécution est parfaite.

Aussi l'administration est-elle obligée de refuser du monde presque tous les soirs.

On répète en ce moment plusieurs pièces.

SCALA-BOUFFES

Le succès de la *Revue* continue à attirer chaque jour à la Scala un grand nombre de spectateurs. Beaucoup de personnes ont réclamé contre la suppression de deux scènes qui pourtant avaient le plus grand mérite, notamment le prologue qui, jusqu'ici, était considéré comme une condition sine qua non des Reves de fin d'année. Cette suppression a été faite bien à contre cœur par la direction, devant la longueur que prenait le spectacle, par suite du grand duo tant applaudi chaque soir : *Vengence notre mère*, chanté par M. Chapuis et M^{lle} Numa Dabret, et aussi par l'audition de M^{lle} Numa Dabret dans le tableau de circonstance que l'on a ajouté à la *Revue* : la *Charité quiant pour les inondés du Midi*, si bien dit et chanté par cette artiste, que beaucoup de spectateurs se laisseraient attirer, comme M. Nerson, s'ils n'avaient peur que leur obole ne soit pris pour une réclame.

Nous savons beaucoup de gré à la direction pour ces deux nouveaux changements, mais cela ne nous empêche pas de regretter amèrement ces deux tableaux qui sont plus, bien qu'ayant en tant de succès et d'applaudissements, que ceux de grand spectacle.

Or, après ce prologue on était bien disposé pour tout ce qui pouvait arriver.

Comme début, nous avons en cette semaine les *Gardiens*, très habiles, sœurs de trompe; mais le plus drôle, c'est M. Gierard, dans ses excentricités musicales d'un effet ravissant et d'une rare perfection.

Il y a en ce moment à l'étude une petite comédie qui a été, dans une autre ville, l'an passé, un succès énorme; elle n'est qu'à l'étude, pour le moment nous n'avons donc le temps de l'apprécier plus tard.

A l'étude également un magnifique duo dans lequel notre sympathique chanteur M. Mercadier se fera entendre.

Samedi 4, rentrée de M^{lle} Marthy, ténor, qui nous a donné une audition par laquelle nous avons été très agréablement surpris.

Charles-Albéric.

CASINO

Les adieux de Paulus ne se sont pas faits sans encombre. La soirée eût été splendide, n'eût été l'orgueil éternel de cet artiste, qui, du reste, la *Discussion* avait le premier parmi tous les journaux de Lyon, peint sous son vrai jour et mis à sa juste place. Le programme avait été très bien choisi et était très attrayant : M. Deltat, avait été bon dans : *Où n'a pas tous les jours un fils*; M. Frey s'était surpassé et avait très bien chanté la jolie *Chanson des clochettes*; M. Dhostel, excellent comme tous les autres, avait été très applaudi; M. Fragroles avait exécuté sur piano et chanté *Un Noël*, *Le bain à 4 sous* et plusieurs autres pièces de Jean Richer; M. Felix Chaudoir avait exécuté un gazonnement sur le piano.

Bref, tout marchait à souhait et Paulus fut splendide; on ne lui marchanda pas les bravos et les vivats. Il chanta pour la première fois à Lyon : *Vous y êtes*. Un morceau très remarqué par un duo nocturne de F. Chassaigne, *Sur les toits par Paulus et M^{lle} Lenoble*. Enfin la représentation fut parfaite et quand on apporta sur la scène une coupe en argent doré, donnée à Paulus par le personnel du Casino et notamment par les garçons, l'enthousiasme eût été indescriptible.

Mais voilà où l'affaire se corse. Paulus, devant chanter. En revenant de la *Revue*, avec le concours de toute la troupe, acclamations, applaudissements, feu de bengale, etc. Paulus jette un coup d'œil vers la coulisse et dit : « Je regarde si tout mon cortège est prêt, car j'ai des assistants, » puis se campant devant le trou du souffleur et se redressant : « Allez-y, mon garçon. » Le cortège arrive, d'un effet très pittoresque; tous les artistes des deux sexes sont là, grimés, costumés, qui en piquent, qui en ptoche, qui en pissen, en bonne d'enfant, etc., tous un énorme bouquet à la main.

Paulus chante le premier couplet; très bien ! puis il se retourne et regardant Dhostel il déclare que : En revenant de la *Revue* étant une chanson essentiellement patriotique, il ne peut la continuer si des artistes qui se sont grimes d'une façon ridicule, ne vont pas changer de costume.

La-dessus il se retire. Dhostel, dont le costume n'est pas plus extravagant que celui des autres artistes, s'avance sur le devant de la scène, enlève chapeau, perruque et barbe, et dit : « Messieurs et Messieurs, je prends pour moi ce que M. Paulus vient de dire et je me retire. » Ce qu'il fait. Acclamations, cris de vive Dhostel !

A bas Paulus ! Cinq minutes s'écoulent au milieu d'un brouhaha faribol.

Enfin Dhostel revient en civil : on l'applaudit à outrance et Paulus réapparaît, mais il est si effrayé qu'il ne peut rien dire. A bas ! A la porte ! A l'eau ! et devant le bruit il s'en va au milieu des huées. La scène reste vide un bon moment et l'on baisse la toile pendant que le public crie : « A bas le Casino ! »

Tous les journaux ont raconté la suite; je n'y reviendrai pas.

Et voilà ! PAULUS avait cru faire une bonne niche à un camarade plus goûté, plus sympathique, plus aimé, moins fier, moins orgueilleux, moins posé.

La Fontaine avait raison : La ruse la mieux ourdie Peut nuire à son inventeur, Et souvent la perdant, retombe sur son auteur.

C'est bien fait ! Paulus a juré de ne jamais revenir à Lyon; la perte ne sera pas bien grande; et Bourges, Libert, Vaunel, Plessis, Deram, Casthor, le remplaceront aisément.

Et maintenant, je puis chanter (en vous priant de m'accompagner, si vous connaissez l'air).

Elle est partie, ma charmante Isabelle, Elle est partie, emportant mon amour, Un pair de bottes, une vieille bretonne, Et cependant j'aime aussi qu'un premier jour. (bis.)

Ou, comme dit Dosthel, Josephine est partie !!! Ce n'est pas moi qui veux pleurer, et vous ?

SEVERIN.

CIRQUE RANCY

Excellente semaine au Z&O, excellente semaine non pas parce que M. Corradini et ses élèves, éléphants, chevaux et chien, ont fait leurs adieux; loin de là. L'éléphant dresseur a quitté Lyon, lundi et a paru pour la dernière fois dimanche soir au milieu des bravos. Je pensais que devant son immense succès, M. Corradini prolongerait son séjour; il n'en a rien été, c'est regrettable, car l'apparition du cheval *Blondin* a été fort courtoise; il a passé avec la rapidité d'un bolide qui traverse l'espace et le soir, le dimanche, en descendant au milieu des étoiles, le cheval *Blondin* a passé trop vite, on n'a pas eu le temps de l'applaudir autant qu'il le méritait; ses travaux avaient un caractère original et peu commun; de mémoire d'homme on n'avait vu pareil spectacle.

On raconte bien, qu'en 1237, au milieu d'Artois, pendant que les seigneurs étaient activement occupés à jouer des mâchoires et à ingurgiter force mûres, un cavalier traversa la salle, mon é sur un cheval, qui marchait sur une grosse corde tendue au-dessus de la têtes des convives; c'est ce qu'on appelait en ce temps-là un *entremets*, entremets, sinon sucré, du moins périlleux pour les spectateurs.

M. Guillaume Depping, dans un savant ouvrage, dit aussi que : sous Tibère, aux jeux Floraux, on vit un spectacle d'un genre particulier : des éléphants marchant sur la corde ! Pendant le règne de Néron, un cavalier romain, montant un éléphant, courut sans tomber sur cette trame flexible.

Plus tard, de combats de gladiateurs on passa à des éléphants qui firent quantité de tours de souplesse, lançant des épées en l'air, et qui même se battirent comme des gladiateurs, dansant la pyrrhique et marchant sur la corde. « Chose incroyable ces jours marmiteux, au dire du même écrivain, descendaient même à reculons. »

La semaine a été excellente parce que les deux artistes, *Gillo* qui dessine les portraits de Jean Sarrazin, Garibaldi, Courbet, Victor Hugo, Boulanger etc.; et ce qu'il faut surtout noter, c'est la rapidité avec laquelle, ils sont enlevés. M. Gillo fait d'abord le portrait au fusain, puis le peint avec du rouge et du blanc; il a même exécuté, à la peinture à l'huile, un tableau d'histoire en six ou sept minutes et le portrait d'un pompier de service, en deux minutes.

M. Gillo n'est pas un inconnu, il a fait des illustrations pour le *Lyon Amusé*, et d'autres journaux; on le rappelle les charges de M. Dumortier et Dalbert, qui, en 1870, ont été si utiles pour les tambours, furent exposés chez Agnès et Fournier, et figurèrent dans la vente de charité qui se fit à l'hôtel du gouverneur.

Les *D-Mi-Sol* et le très drôle petit clown *Tommy* ont reparu sous le nom de *Mudjet Girards*, comme acrobates-clowns, genre anglais; grands écartés, exercices de dislocations très forts, clowneries fort amusantes.

M. Alphonse Roussière, un jeune égyptien, est bon dans son travail sans elle; mais il n'a pas encore toute l'assurance nécessaire; du reste, *vires aquiri eundo*.

Tughiichi, japonais équilibriste, attirera beaucoup de monde au cirque Rancy; exercices étonnants.

Un autre japonais *O'Torra*, a inauguré un nouveau travail; une corde est tendue obliquement de l'arène à la hauteur de l'orchestre, ou plutôt aux premières poutres de la coupole. Au-dessous un fillet. Ici, *O'Torra* grimpe à reculons d'abord, toujours gracieusement et agile, sans aucune gêne dans les mouvements. Ensuite, il monte en avant; c'est alors beaucoup plus difficile; et finalement il se laisse glisser en arrière le long de la corde avec une rapidité vertigineuse.

Miss Gaertner danse la gigue comme *Juste Lagoutte* au Continental.

Les clowns *Tony* et *Tonino* font des entrées comiques abracadabrantes et très bien réussies.

M. Ch. Roussière a présenté le cheval cocher, une grande nouveauté, fort remarquable.

Z&O, la d'a de l'air, a repris son travail qu'il avait dû suspendre pour faire place à celui du cheval *Blondin*; mardi, elle a fait sa réapparition, qui sera trop courte, hélas ! car on annonce le départ du Cirque pour dimanche, 5 décembre. Espérons qu'il y aura prolongation.

Le public se rend avec plaisir à la rotonde Rancy; l'établissement est coquet, agréable

à la vue, bien agencé; les artistes sont excellents; la administration aimable et bienveillante, est à l'écoute de toutes les nouveautés, désireuse qu'elle en satisfasse les spectateurs qui accourent en foule.

Signifions surtout le gracieux accueil fait aux membres de la presse par le régisseur, M. Augier des Godis, un homme charmant, d'un esprit agréable et fin causeur.

Bref, le cirque cosmopolite Z&O est un établissement hors ligne.

On annonce le prochain départ de M. Rudolph, l'homme-flûte, appelé chaque soir cinq ou six fois.

Une bonne nouvelle : nous tenons de source certaine que la direction va engager pour quelques représentations les *Ravlings*, qui viennent d'obtenir à l'*Eten-Théâtre* de Saint-Etienne, pendant trois semaines, un si grand succès. Ces deux artistes et leur gentille partenaire, gymnastiques de première force, ne sont pas des inconnus pour les Lyonnais, et le public n'a pas oublié leurs noms.

D'ORISMONT.

Au cirque Rancy.

« Tenez, n'est-ce étonnant, mon cher, on ne siffle donc pas ici ? »

Eh non, il n'y a pas Paulus.

Cirque Continental

Début des frères *Guillaume*, bons gymnastes, très forts, très applaudis.

La pantomime les *Français au Tonkin* a cédé le pas à une fort drôle coccasserie, bien jouée par toute la troupe.

Ménagerie Pianet.

Tous les soirs, grand succès de l'émérite d'émérite; la ménagerie n'est plus pour longtemps à Lyon; que les retardataires se pressent.

Lorsqu'arrive le repas des fauves, tous les spectateurs sont terrifiés par la grandeur féroce de cette scène de voracité, qui contraste avec le gai spectacle donné par l'énorme éléphant *Miss Fanny*, et *Jocko*, le singe savant.

Du reste, l'établissement de M. Pianet n'est pas nouveau; fondé en 1831, sa réputation est faite depuis longtemps; c'est une des ménageries les plus complètes et les mieux tenues.

LE BAS-BLEU

D'une lettre que nous adresse notre collaboratrice M^{lle} Constance M., dont on a remarqué les gracieux sonnets, nous extrayons les quelques lignes suivantes : le morceau est court, mais bon, et peint bien l'idée que l'on se fait en général du *bas-bleu* :

..... N'est-il pas un peu dangereux d'attirer sur soi l'attention publique, quand on est femme surtout; y pensez-vous, Monsieur ? et quand bien même je serais à la hauteur de votre opinion à mon égard : nombre de gens se sont fait une très fautive idée des personnes de mon

gés en adressant 30 centimes en timbres
poste pour le port, au Docteur Choffé
quai St-Michel, 27, Paris.

Les Annonces

et Réclam^{as}
V. H

sont exclusi
FOURNIER, 1

4, rue Confort

à l'Agence de

publicité